

Le Monde

Vendredi 16 décembre 2016

A propos du spectacle:

En manque
Vincent Macaigne

Vincent Macaigne met le feu au lac

L'auteur-metteur en scène crée son nouveau spectacle, « En manque », un bras d'honneur à la bienséance, au Théâtre de Vidy-Lausanne.

Décidément, cette rentrée aura été riche, au théâtre. Des *Frères Karamazov*, de Dostoïevski, mis en scène par Frank Castorf et présenté en ouverture de saison par le Festival d'automne, à *Place des héros*, de Thomas Bernhard, mis en scène par Krystian Lupa, qui vient d'être joué, toujours dans le cadre du Festival d'automne, il y a eu une moisson de spectacles puissants.

Le dernier, signé Vincent Macaigne, est une folie totale, tripale. Il s'appelle *En manque*, et il a été créé, mardi 13 décembre, au Théâtre de Vidy, à Lausanne, devenu une antenne suisse de la création internationale depuis qu'il est dirigé par Vincent Baudriller, l'ex-patron du Festival d'Avignon.

Ce nouveau spectacle s'inscrit dans une rupture par rapport aux maîtres allemand et polonais précédemment cités. Pour dire vite : quand eux construisent, forts de leur âge et de leur longue expérience, Vincent Macaigne démolit, fort de sa jeunesse et de son désir d'expérimentation.

Ils ne jouent donc pas dans la même catégorie, mais ce qui les unit, c'est la vitalité de l'art du théâtre, multiple, contrasté et particulièrement travaillé par l'état du monde, en cette année 2016. *Les Frères Karamazov* résonnaient du bruit de l'Histoire, du XIX^e siècle à nos jours, passée

au crible du stalinisme. *Place des héros*, pièce que Thomas Bernhard a écrite en 1988, pour le cinquantenaire de l'Anschluss, semblait être une pièce d'aujourd'hui, à cause de son thème, les relents nazis, toujours perceptibles en Autriche.

Un bateau furieux sur une mer déchaînée

En manque, elle, nous plonge dans le chaos. Au départ, Vincent Macaigne voulait reprendre et développer une « petite forme » qu'il avait créée à la Ménagerie de verre, à Paris, en 2012. A l'arrivée, il a tout réinventé, en s'appuyant sur de jeunes comédiens avec qui il travaille pour la première fois, et en laissant de côté la pièce de Sarah Kane, *Manque*, qu'il voulait mettre en scène. « *J'ai dû en conserver trois phrases, et prendre trois phrases à Thomas Bernhard* », dit-il. Le reste, c'est à dire tout, il l'a écrit, en trois semaines, au bord du lac.

Lundi, veille de la première, Vincent Macaigne écrivait encore. Mardi, la pièce a été jouée pour la première fois dans son intégralité. Au théâtre, on appelle ça un filage, et ce filage a normalement lieu dans les conditions réelles, mais sans public. Là, il y avait du public, installé sur les gradins de la petite salle de Vidy.

C'est donc un bateau lancé à la mer que nous avons vu. Ou plutôt, un bateau furieux sur une mer déchaînée. Vincent Macaigne nous y a habitués. Que ce soit avec *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, l'adaptation d'*Hamlet* qui l'a fait découvrir, au Festival d'Avignon, en 2011, ou avec

Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer, l'adaptation de Dostoïevski qu'il a présentée au Théâtre de Ville en 2014, l'auteur-metteur en scène (et excellent acteur, et cinéaste doué) a dynamité les scènes.

Avec *En manque*, il va encore plus loin : il fait tout exploser. Comme d'habitude, les gradins tremblent sous les décibels (des bouchons d'oreilles sont distribués à l'entrée) et souvent se noient dans une orgie de fumigènes.

Chassés-croisés conflictuels

Cela, c'est pour la marque de fabrique, bien connue des amateurs de Vincent Macaigne. Et ce ne serait qu'une esthétique de la « déglingue » si son adéquation avec le propos ne s'avérait aussi juste. Comme son titre l'indique, *En manque* parle du manque. De désir, d'amour, d'insensé. D'être, pour au moins laisser un beau cadavre, comme est beau le cadavre du plateau, quand tout s'achève.

L'histoire, car il y en a une, est celle d'une femme, M^{me} Burini, née pauvre dans une vallée de montagnes, et devenue immensément riche. Elle a acheté toutes les œuvres d'art d'Europe et les a installées dans une galerie, pour les mettre à la disposition de ceux qui ne sont pas sensibles à l'art. La galerie est dans la vallée d'où tout est parti, et dont Vincent Macaigne fait, comme dans un conte, une métaphore de la société, avec les gens d'en haut qui mangent les gens d'en bas, pour s'enrichir.

M^{me} Burini a un mari, né très riche, lui, et deux filles. Elle a laissé la plus petite grandir seule, aux soins des autres, pour qu'elle apprenne ce qu'est la dépendance. Liza, l'aînée, est passée par les meilleures écoles. Elle a créé un groupe révolutionnaire, Mélancolia, qui fait un tabac sur Facebook, en appelant au n'importe quoi hyper-post-moderne que l'on peut trouver sur la Toile.

Elle porte un tee-shirt à l'effigie de Che Guevara, elle a une relation d'amour-haine avec sa mère à qui elle reproche de s'être vendue, et une amoureuse enflammée qui la pousse au crime.

Ainsi se nouent les chassés-croisés conflictuels entre les générations qui ont cherché et cherchent leur place, sans la trouver, malgré la réussite pour la mère, à cause de la réussite de la mère pour sa fille.

Bras d'honneur à la bienséance

Le jour de l'inauguration, Liza et sa bande d'amis mènent la révolution dans la galerie aux murs blancs surmontés d'un plafond en plastique que l'on voit peu à peu ployer sous le poids de l'eau qu'il contient. Cette eau finira par tomber, tel un tombereau de larmes, sur la débandade d'êtres dévastés que Vincent Macaigne entraîne dans des scènes comme lui seul sait en inventer : délirantes à l'image de la folie actuelle, excessives jusqu'au paroxysme, déchirantes d'une beauté fracassée.

Pour ces raisons, *En manque* est un bras d'honneur à la bienséance, une défonce pour les sens, une apogée du non-sens. Il est aussi tout le contraire. Sur le fond, ce qui le porte et nous emporte, c'est son envie d'êtreindre le monde, et de s'essayer à un désir plus fort que tout : vivre.

Brigitte Salino